

**LA FONCTION  
HUMORISTIQUE DU  
« MIXLANGUE » DANS LE  
PARLER DES JEUNES  
ALGEROIS -  
DETOURNEMENT ET  
INNOVATION  
LINGUISTIQUE**

**AMINA BENSALAH, LINGUISTE**

**CHERCHEURE ASSOCIEE**

**UMR 8606**

**ET VINCENT JOSEPH,  
SOCIOLOGUE**

**COLLABORATION DE  
ADEL LASSEL**

*L'altérité est constitutive de la langue comprise  
comme relation.  
W.v. Humboldt*

*Le sens est par de là la lettre, le sens est  
toujours ironique.  
Merleau-Ponty*

## **Introduction**

Dans le cadre théorique d'une *sociologie du langage*<sup>1</sup>, nous explorerons les effets humoristiques à l'œuvre dans des expressions dans le parler des jeunes à Alger. Ces créations verbales, fruits d'échanges quotidiens et ordinaires, se caractérisent par une hybridation linguistique et culturelle à connotation humoristique<sup>2</sup>. La visée humoristique n'est toutefois pas leur seul domaine d'emploi. Et la capacité de ces innovations à se banaliser participe de leur vitalité en rendant nécessaire leur renouvellement. L'aspect éphémère de ces créations verbales nous est apparu au cours même du recueil des données comme en attestent ces remarques : « oui ça c'est déjà dépassé » (eh hadi qdîma!) ou : « ça c'est fini ça n'se dit plus » (hadi xlas ma ɛādū-š y-qulū-ha).

Notre analyse, résultat d'une double approche : celle d'une linguiste (A.Bensalah) et celle d'un sociologue (V.Joseph), veut rendre compte de ce qui travaille la langue en tant que produit fait d'hybridation et de mixage de mots d'autrui (Bakhtine, 1929). Elle s'inscrit dans une approche d'une théorie de l'action qui tient compte d'une sémiologie des cultures (Caprile, Despingre, Rastier,

---

<sup>1</sup> Discipline dont l'objet se définit comme l'étude du langage dans son contexte social. Cette approche, constituée autour des travaux d'A. Meillet et poursuivi par M. Cohen, englobe la sociolinguistique comme étude des corrélations entre structures linguistiques et configurations sociales.

<sup>2</sup> Il ne s'agit pas ici de jeux de langage produits par des professionnels de l'humour et dont la visée se voudrait expressément "comique". Ces créations verbales sont produites par des sujets "ordinaires".

2001). On part de l'idée que l'analyse de toute langue naturelle, de toute mise en mots, fait ressortir son caractère herméneutique. C'est pourquoi notre méthodologie, en étudiant nos données, est de ne pas isoler les faits de morphosyntaxe et de sémantique de leurs implications pragmatiques et énonciatives. On considère d'emblée que les phénomènes d'hybridation qui participent à la production de sens, sont, comme jeux de langage, ancrés dans une relation d'interlocution vivante où des interlocuteurs engagés intersubjectivement interprètent activement les échanges.

### **Problématique et positionnement théorique**

#### ***Force du langage et condensation sémantique***

On s'attachera à montrer comment les acteurs / locuteurs d'une langue possèdent la compétence de donner une *forme linguistique* aux événements et aux manifestations socioculturelles vécus. Nous tenterons également d'analyser comment la *force* du langage (de la pensée ?) consiste à *condenser* à travers telle forme de lexicalisation ou tel type de grammaticalisation un pan entier d'un fait culturel, d'un événement politique ou social. Ce point de vue suppose que dans notre approche, on ne sépare pas la dimension sémantico-pragmatique d'une forme donnée de ses autres aspects linguistiques. Car on considère que toute mise en mots manifeste, *de fait*, la diversité des *parcours référentiels* (Corbin & Temple, 1994) à travers l'épaisseur sémantique des mots, mais *également* à travers les *parcours interprétatifs* (Rastier, 1967) qui leur ont donné forme. Ce point de vue apparaît clairement lorsque nos informateurs sont amenés, pour nous donner le sens de telle expression ou de telle forme, et nous faire saisir contexte et domaine d'application, à *narrer* l'événement

social ou politique qui *explique* ce qui a motivé son émergence.

Partant de cela, nous sommes donc conduits à postuler, non seulement l'existence d'une *continuité* entre le linguistique et le hors linguistique, mais également à l'impossibilité de les séparer. Changements et innovations linguistiques trouvent leur origine dans cette continuité entre dynamiques sociales et pratiques langagières. Ils constituent des *saillances* historiquement situées : c'est bien l'activité de *pertinentisation* à laquelle se livrent les acteurs sociaux (Schutz, 1987, 12-41), qui produit le discontinu qui fait sens en se marquant dans la langue<sup>3</sup>.

L'activité créatrice est exercée en sachant que la pertinence de l'hybridation créée sera évaluée à l'aune de la puissance contenue. La force du mot forgé fait mouche s'il cristallise une capacité à détourner ironiquement, de façon sarcastique, à la violence de la situation sociale et politique, ou alors à user d'une autodérision par emphatisation culturelle. La potentialité contrastive de l'hybridation, pour que son emploi réussisse à marquer un décrochement dans le discours, est aussi fonction de l'audace de la transgression linguistique.

#### « Effet loupe » des créations langagières

Pour dire : donner un coup de pouce, pistonner, les jeunes algérois ont inventé l'expression : *tapi* (*taper*) / 'abbaz 36 15 ; on peut très bien imaginer ce que serait un équivalent franco-français de cette création : « fais-toi pistonner par le coup de pouce 3615 ». Dans l'espace social et linguistique multiréférentiel de l'Algérie, la création

---

<sup>3</sup> Ce qui définit une forme c'est précisément sa traductibilité et sa transposabilité d'une sémiotique à l'autre. C-P. Caprile (1995), Rastier et B. Pincemin (1999), A. Cauty (1991).

d'expressions porteuses d'une saveur humoristique apparaît non seulement de manière démultipliée, mais aussi aisément repérable à l'analyse.

Les créations langagières humoristiques ont ainsi un *effet loupe* à deux niveaux : leur caractère hybride, lorsqu'elles recourent au mixage de langues, met en exergue les procédés linguistiques qui sous-tendent l'effet humoristique ; elles fournissent également des exemples paradigmatiques du processus de travail de la langue par les locuteurs, dans un contexte socioculturel situé et daté, pour se forger de « bons » marqueurs dialogiques.

Avant de présenter les données collectées, un détour par le registre plus large des autres productions humoristiques langagières et les œuvres culturelles comiques permet une mise en perspective.

### **L'ambivalence de l'humour**

L'humour, par sa nature, a tendance à se soustraire à l'analyse : il fonde une partie de son essence sur sa capacité à ouvrir à la conscience un sens incongru et bifurquant de l'attendu. L'humour se distingue du comique par ce qu'il recèle de pudeur, de réserve, de mesure, ayant moins pour objet de provoquer le rire que de suggérer une réflexion originale et enjouée, faisant sourire plus souvent qu'il ne fait rire (Elgossy, 1979).

Parmi les conditions dont l'interconnexion va créer l'humour dans un énoncé, Priego-Valverde (2001) distingue : l'incongruité, la distance, l'ambivalence, l'ambiguïté, la connivence, la bienveillance, le ludisme, auquel elle ajoute *l'agressivité*. La logique de la dérision introduit une part de violence dans la sociabilité comique, qui traite des pratiques sociales et des valeurs implicites

structurant le fonctionnement du groupe humain (Feuerhahn, 2001).

### *Dynamiques humoristiques et changements socio-politiques*

Les fonctions sociales de l'humour en Algérie dessinent l'arrière-plan sociologique de notre étude. Le rire en Algérie a servi de vecteur de critique sociale et de contestation politique dans les années 70 et 80, avec une grande production de blagues délégitimant le pouvoir (Joseph, 1994) ; dans les années 1990 la situation de violences pose la question des limites de l'humour.

Comme cela a pu être noté pour les pays de l'ex-empire soviétique, la vigueur contestatrice de ce rire de résistance, ne doit pas masquer l'impuissance dont il est le corollaire, la dérision ironique s'inscrivant dans une relation de victime à bourreau où elle sert d'arme morale comme surenchère désespérée à l'intolérable (Feuerhahn, op. cit.). Aujourd'hui, les blagues sur les m<sup>ˆ</sup>askris<sup>4</sup> ont remplacé le pouvoir comme motif de dérision. Plus généralement, la figure centrale que le pouvoir occupait dans la dérision s'est déplacée vers des thématiques plus sociétales, en liens avec la vie quotidienne et l'appartenance urbaine.

La sociabilité comique fonctionne aussi comme norme sociale, attitude valorisée, plus ou moins prescrite et/ou institutionnalisée suivant les situations. Et il nous semble que cette sociabilité comique occupe en Algérie, et dans une bonne partie du bassin méditerranéen, une surface sociale élargie. Le registre de l'ironie ou de l'autodérision

---

<sup>4</sup> Le m<sup>ˆ</sup>askri, habitant de Maskara, ville à la périphérie d'Oran. Les oranais se moquent du comportement inadapté à l'univers urbain des riches m<sup>ˆ</sup>askri qui viennent faire leurs courses à Oran.

va fortement servir à l'expression des sentiments de mal-vie et d'ennui : une certaine façon d'émettre tout sourire, au travers d'une boutade, des propos dénotant un désespoir total.

### ***Le champ de recherche : humour et interlangue***

Le champ de recherches consacré au plurilinguisme est fortement polarisé par les chercheurs en sciences sociales. Du côté des investissements « négatifs » sur le mélange des langues, des inquiétudes quant au manque de maîtrise linguistique dont il serait le symptôme. A l'opposé des interprétations en termes de *crise identitaire*, celles en terme de réconciliation « identitaire », résolue au travers des fonctions ludiques du mixage linguistique : la pratique d'une langue diverse et tolérante est présentée comme *mécaniquement* porteuse de ces valeurs de diversité et de tolérance.

L'objet humour, connoté positivement, est valorisé sur le marché de la recherche. Les recherches consacrées au mixlangue ont plus porté sur le vaste registre des productions culturelles - artistes comiques<sup>5</sup>, bandes dessinées, satire de presse, littérature, émissions de radio, cinéma - que sur le parler ordinaire, objet de notre recherche.

### **Les données : une collecte**

#### ***Spécificité du matériau de l'étude***

Nos données ont été recueillies soit directement sur le terrain à Alger auprès de jeunes algérois et enregistrées au

---

<sup>5</sup> Les travaux de Dominique Caubet ont ainsi montré la richesse du travail d'un artiste comique avec la langue tel que celui réalisé par Fellag.

magnétophone, soit transmises par courriel, soit fournies et explicitées oralement par A.Lassel<sup>6</sup>. Notre analyse se base donc non pas sur un corpus recueilli avec une méthodologie d'enquête préétablie, mais sur une **collecte**. Notre choix méthodologique a été de ne pas choisir *a priori* un genre humoristique que nous aurions prédéfini, mais nous avons laissé le soin à nos informateurs de définir indirectement le *genre* par le mode même de leur réaction à notre requête.

En effet, alors qu'on attendait en réponse à notre demande - les nouveautés récentes du comique langagier - une part importante de blagues, à notre grande surprise, nos informateurs nous ont spontanément fourni des expressions et des créations verbales qui comme telles n'appartiennent pas au genre « blagues ». Pourtant, celles-ci nous ont immédiatement fait rire et / ou étonné. Ce qui caractérise ces expressions c'est qu'elles sont pour la majorité en arabe algérois : langue se caractérisant par des « formes mêlées » de français et d'arabe (Bensalah, 1998 a et b). Et c'est le croisement entre le contenu de ces expressions, leur domaine d'application, leur univers de référence ET le mélange de langues qui produit l'effet humoristique. D'où la réaction *pertinente* de nos informateurs à notre demande. Si les expressions fournies ne constituent pas à proprement parler le *genre* « histoires drôles », le fait est que les déplacements de sens et les reprises-modifications, dus en particulier à l'effet du *jeu* entre les deux langues, est ce qui révèle leur dimension humoristique et leur part de dérision ou d'autodérision. C'est pourquoi nous avons considéré ces données comme

---

<sup>6</sup> Adel Lassel, notre informateur « contrôleur » est un jeune étudiant algérois, récemment arrivé à Paris. Il a contribué de façon constante à notre recherche : d'abord en nous fournissant plus de la moitié de notre collecte, ensuite en contrôlant constamment les interprétations que nous faisons des données.



ayant des *effets perlocutoires* suffisamment forts pour justifier notre questionnement portant sur les affinités entre l'interlangue et l'humour.

Une autre raison pour considérer ce matériau comme une collecte et non comme un corpus, est son *hétérogénéité* du point de vue des genres discursifs. En effet, notre collecte est constituée aussi bien de la reprise-modification de locutions figées, de proverbes, de slogans publicitaires, de chansons à formes courtes, que de simples dénominations qualifiantes, de verbes ou de noms. Ce qui les unifie c'est que, d'une part, elles sont produites par des jeunes appartenant à l'espace urbain algérois, et que, d'autre part, elles utilisent essentiellement la dimension du mixage de langues comme un des ressorts de leur puissance humoristique.

#### *Les conditions et l'espace de production*

Si les créations verbales sont le lot de toute activité langagière, elles paraissent démultipliées dans l'espace urbain algérois, plus vivantes. Ce jeu avec les mots et le discours fait partie des échanges du quotidien. Nos informateurs nous ont fait part du fait que les gens vont à la cueillette des "expressions fraîches" comme on va aux nouvelles : « *wāš kās jdid ?* » (alors quoi de nouveau ?).

Les méta-discours portant sur la productivité langagière, attestent d'une conscience chez les locuteurs de la recherche de créations comme activité à part entière, de la fréquence de renouvellement comme rapide, et de l'identification de lieux et de groupes comme *producteurs*. Le parler algérois est perçu comme le plus travaillé par les hybridations humoristiques, et le quartier populaire de Bab-el-Oued désigné par les jeunes des autres quartiers

comme le « QG » des créations. Cependant, le style de création et la plus ou moins forte présence de l'arabe ou du français différencient le parler des jeunes des quartiers « pauvres et durs » des quartiers huppés de la « tchitchi ». El Habib, qui travaille sur l'évolution de la langue dans le parler des jeunes de la Région Du Gharb (Maroc), propose les notions de créateurs *puissants et permanents* et *opportunistes* pour distinguer les locuteurs spécialisés dans la production de nouveautés et ceux plus utilisateurs de ces nouveautés<sup>7</sup>.

Deux raisons peuvent expliquer l'aspect dynamique et vivant de ces créations verbales :

- a) l'ouverture qu'offre le plurilinguisme et le pluriculturalisme ambiants
- b) le fait qu'il s'agit d'une langue orale, « le parler algérois », langue non figée par une norme de codification écrite ou par un discours métagrammatical écrit, qui lui serviraient de norme et de référence stable (Ibrahim, 1991)<sup>8</sup>.

### **Analyse des données**

#### ***Démarche proposée***

Nous présenterons les données recueillies en deux temps. Une analyse relativement détaillée de deux exemples qui nous ont paru intéressants et riches pour rendre compte, d'une part, de l'inter-relation entre les faits de langue et les faits socioculturels et d'autre part de l'effet humoristique dû à l'utilisation des dimensions bilinguale et

---

<sup>7</sup> Référence au texte d'un des posters affichés lors de ce colloque.

<sup>8</sup> Dans les situations diglossiques la langue orale offre une capacité d'absorption de créations de tous genres. Celles-ci étant utilisées par tous les locuteurs viennent élargir le lexique et modifier la dynamique interne de la langue.

interculturelle. Ensuite nous présenterons des tableaux qui montrent comment en croisant d'un point de vue sociologique et linguistique les expressions recueillies, on fait apparaître des affinités entre formes linguistiques et thématiques sociales.

Pour mener cette analyse, nous nous servons, d'une part, de la notion **de mise en affinité** telle que l'exploite Wittgenstein lorsqu'il développe les notions de *ressemblance de famille* et de *jeux de langage* (Wittgenstein, 1961, François, 1994 : 42)<sup>9</sup>, et d'autre part, des notions de **motif** et de **profilage** proposées par Cadiot et Visetti. Ces deux auteurs définissent *les motifs linguistiques comme des germes de signification chaotiques et/ou instables, et le profilage comme un système, déjà frayé et enregistré en lexique et en grammaire, de parcours de stabilisations différentielles pour des lexèmes en interdéfinition. Le profilage se fait sur la base de motifs, qui se trouvent repris au sein de dynamiques de mise en syntagme. (...). Sur le plan lexicogrammatical, la recherche des motifs concerne aussi bien les unités, voire les fonctions grammaticales que les unités lexicales très plastiques polysémiques. Elle concerne également les unités lexicales peu transportables mais conditionnant la perception qualitative immédiate d'un horizon thématique reconnu par la doxa.* (Cadiot, Visetti, 2001 : 115). *Les motifs sont par essence inépuisables, puisque instables, toujours dynamiquement ouverts sur un surcroît ou une relance d'investissement sémantique- Le profilage renvoie à tous les processus- répartition entre*

---

<sup>9</sup> François intègre la notion d'affinité dans une perspective textuelle telle que la définissait H. Weinrich : “ On parlera d'affinités pour désigner des éléments de sens non localisables, mais qui courent dans le texte. On préfère ce terme à “isotopie” car il implique un air de ressemblance, non un trait réellement commun ”.

*fonds, formes et horizons, virtualisations, enrichissements etc. – qui contribuent à la stabilisation et à l’individuation des lexies* (Cadiot & Visetti, 2001a). On considère donc ces trois « notions » (affinité, motif, profilage) comme des *opérations cognitives* qui travaillent toute forme d'expression socioculturelle, la langue en premier.

**Exemple 1 : Le robinet du désespoir. Ou la force de la frappe des mots**

Un exemple vivant, capté pratiquement à sa naissance, va nous servir comme paradigme pour saisir les déplacements et changements de sens et formes des autres relevés. Cette locution (phraséologie idiomatique) n’est pas un cas particulier et n’a rien d’exotique. On la considère comme paradigmatique aussi bien du point de vue de l’hybridation interlangue, du processus de la remotivation sémantique, que de l’effet « condensation/résonance » de ses constituants (morphologique, syntaxique, sémantique) liés au contexte socio-culturel. Cette approche nous aide à comprendre pourquoi un mot n'est pas seulement qu'un mot<sup>10</sup>. Il y figure toujours *une dimension intentionnelle dynamique, une relation sujet / monde qui précède et constitue les termes au cœur de l'acte de dénomination le plus simple*. L'expression que nous allons analyser est une locution figée, sédimentée culturellement. Elle fonctionne dans le langage ordinaire pour exprimer le fait que l'on se sent atteint, frappé par le mauvais œil, le mauvais sort. La voici :

<b>drab-</b>	<b>ni</b>	<b>b</b>	<b>‘ayn</b>
frapper+accompli +3 ème pers.	moi/COD	avec	œil+indéfini (moyen pour objet)

---

<sup>10</sup> Comme l'ont largement développé des auteurs comme Humboldt et à sa suite Bakhtine, Vygotsky et François.

« il m'a frappé d'un œil » (i.e. par son mauvais regard)

Cette expression a été récemment transformée de façon « drôle » par les jeunes algérois. Ces jeunes ont désédimenté la locution figée « drab-ni b 'ayn » en la substituant d'abord par « drab-ni b-rubini ».

<b>Enoncé 1</b> Drab-ni b 'ayn	drab : toucher, atteindre à distance (sens figuré) b : à travers, par 'ayn : « œil », organe, fonctionne ici comme contenant (+ellipse du regard) l'affinité entre drab et 'ayn : donne le sens à « b » de « à travers » et non de « avec »
<b>Enoncé 2</b> Drab-ni b rubini « il m'a frappé avec un robinet »	drab : frapper (toucher atteindre physiquement : contact) b : avec (moyen) rubini : objet physique (pas d'ellipse)

Qu'est-ce qui a rendu possible cette substitution d'un point de vue sémantico-syntaxique ?

Il faut savoir que ['ayn] renvoie en arabe à deux sens : œil et source d'eau. D'où par analogie à « l'œil-regard » comme source de perception. Donc c'est le mot 'ayn au sens de source qui est mobilisé quand il est utilisé pour source d'eau et ensuite pour renvoyer au sens de robinet dans l'usage quotidien. Mais à l'oral, les algérois utilisent plus souvent le terme *rubini* pour désigner le robinet d'eau que le terme arabe 'ayn. Ainsi la présence du mot français robinet a conduit à une nouvelle distribution lexicale et plus ou moins modifié le degré de polysémie

du terme 'ayn. C'est pourquoi, la substitution de 'ayn par robinet est drôle et produit un effet humoristique.

D'un point de vue sémantico-syntaxique, la substitution de 'ayn par robinet modifie comme par effet de *cascade* le sens de chaque terme. En faisant émerger de nouvelles affinités entre drab, b et robinet, les autres sens en arrière-fond (ou à l'horizon ?) sont remis en scène, non seulement dans la nouvelle locution mais également dans l'énoncé source. Les effets sémantiques de chaque unité vont au-delà des unités qu'ils déterminent syntaxiquement car ces effets sont non linéaires. En effet, on pourrait les rattacher à une autre dimension, celle qui tient compte du fait qu'un regard est le fait d'un être animé, animé d'intention, alors que le robinet a d'autres propriétés. On assiste ainsi à une « activation / désactivation réciproque » des deux énoncés : le nouvel énoncé mis au premier plan projette l'énoncé source en arrière plan. Et par un effet de miroir entre les deux locutions, d'autres ramifications sémantiques se profilent. Ainsi, même si cela s'est produit par un jeu du hasard phonétique, on assiste à la création d'un jeu d'assonance entre [drab-**ni** et rubini]

Ce qui est remarquable, c'est qu'en mobilisant le terme robinet dans l'expression figée comme un simple synonyme de 'ayn, non seulement on quitte le sens figuré et métaphorique de : être frappé par le mauvais œil (regard) en disant être frappé par un **robinet** ; mais surtout on change la fonction de l'objet robinet. Cet objet n'a certainement pas pour fonction de frapper ! Ce lexème isolé ne *profile* aucunement à son horizon ce sens mobilisé ici : le robinet vu comme un mauvais objet, « jeteur de mauvais sort », comme l'est le mauvais œil.

Mais si l'usage plus ou moins synonymique entre 'ayn et robinet permet cette substitution, la question est de savoir pourquoi seulement aujourd'hui ?

Ce détournement recèle une part d'ironie et d'auto-dérision renvoyant au contexte que vivent les algériens. Reflet du réel violent qui les entoure, leur création verbale témoigne du fait que le coup qui les atteint n'est plus seulement celui du regard « symbolique », il est un *vrai* coup, un coup violent comme si on les frappait vraiment avec un « robinet ». En tout cas, d'un point de vue temporel, tout se passe comme s'il y a eu là *une germination entre le vécu des phénomènes et l'émergence de cette mise en mots*. Mais l'on pourrait également rattacher cette modification à une autre réalité sociale liée à la réalité politique du pays : celle du manque d'eau et qui rend l'usage du robinet bien inutile en faisant un objet de frustration, un « mauvais objet » qui pourrait - pourquoi pas ?- tout au plus servir à frapper<sup>11</sup>. Il y a certes une équivalence de sens entre robinet et 'ayn comme source d'eau, mais c'est cette réalité socio-politique qui a rendu possible l'équivalence du sens *source de malheur*, et a permis de doter le mot robinet d'une nouvelle facette sémantique.

Ainsi grâce à la situation **de contact de langue**, on voit que la production de sens (le jeu entre humour noir et ironie) nous raconte un moment de **l'histoire** de l'Algérie. Les unités en contexte ici ne renvoient pas seulement à des lexèmes (comme dans un dictionnaire) mais à des genres discursifs et à des pratiques sociales : ils sont par le

---

<sup>11</sup> Il arrive souvent lorsqu'on ouvre le robinet à Alger pour voir si l'eau est arrivé que l'on referme celui-ci en le frappant avec rage et en le maudissant quand l'eau n'en sort pas. Je laisse à chacun le soin d'imaginer les sentiments de déception ou de joie que ce petit objet « le robinet » peut provoquer...

nouveau *jeu de langage* une *forme de vie*. (Witgenstein, 1961 :125)

L'exemple de l'actualisation de robinet dans ce contexte montre qu'il y a toujours dans toute unité une forme de **condensation** et que les sens sont toujours non aboutis, en sursis<sup>12</sup>. Cet effet de sens (ironique, violent), n'a été possible qu'en passant par le mot de l'autre langue, mot que l'on croyait pourtant comme un simple synonyme ou équivalent et qui tout d'un coup révèle par affinité contextuelle (extra-linguistique) et co-textuelle (linguistique) une autre facette. Car *les termes employés par des langues différentes sont loin d'être de véritables synonymes : en disant 'ayn ou robinet on ne dit pas exactement la même chose* (Humboldt, 1974). Dans l'expression figée retravaillée, le terme robinet va ignorer le sens dénominatif de robinet en français (sens 1), il n'a affaire qu'au sens de 'ayn au sens 2, « mauvais œil » en arabe.

Le plus important, c'est que ce sens en *sursis* ne nous apparaît qu'à partir d'une pratique langagière effective produite par des sujets situés historiquement et socio-culturellement. Car *Il y a, nous dit Humboldt, un tel abîme entre le mot et l'objet auquel il s'applique, que le langage doit pour embrayer sur la réalité exiger autre chose que l'individu livré à lui-même ; il ne peut y parvenir qu'au sein de la société, dans l'échange qui articule les uns sur les autres les tentatives et les paris de la parole.*

*D'une substitution à l'autre : l'effet d'humour par excès*

---

<sup>12</sup> Au sens de M.Merleau-Ponty pour qui la signification d'une parole est "toujours en sursis".



Plus intéressant encore, selon que le coup qui est porté à ses jeunes est ressenti comme plus ou moins violent, ils vont décliner des degrés dans les coups reçus. Par métonymie, ils vont soit dire [drab-ni b **lavabo**] (puisque il y a anaphore lexicale-associative entre lavabo et robinet), si le coup est un peu plus fort, et [drab-ni b **baaignoire**] si le coup est vraiment très fort. Ou encore [drab-ni b-**vâanna**] (avec une vanne), mais là c'est vraiment pour faire rire ! La création abandonne délibérément le jeu sur le contenu et l'histoire du « mauvais œil », seule est recherchée l'effet humoristique. Ces transformations lexicales et sémantico-syntaxiques opérées par les divers profilages et motifs sont aussi **événementialité narrative**. Ces expressions comme jeu de langage n'ont pu exister et trouver une application que parce qu'elles sont reliées à des pratiques qui leur ont donné forme. Bien que les nouvelles « valeurs » de robinet, lavabo ou baaignoire (mauvais objets), *sont obtenues dans des conditions de profilage encore incertains*, elles fonctionnent en contexte et trouvent leur application dans le présent vivant de l'interlocution. Il y a une autre dynamique sémantique aussi bien pour 'ayn (œil et source), robinet, lavabo, baaignoire que pour le verbe frapper et la préposition **b**.

Le jeu de commutation et les isotopies sémantiques construites par association entre robini/lavabo /baaignoire/vanna à partir de 'ayn, ont servi *comme des supports d'élaborations pour des opérations de profilage et de thématization* (Cadiot et Visetti). Ils sont, tout d'un coup, chacun entouré d'un *halo* de menace ; sens qui n'était pas inscrit à leur horizon. Les *motifs* : menace, coup dur, mauvais sort, se profilent et **dessinent un parcours** en reliant des mots qui n'avaient en tant que tels, aucune raison propre d'être menaçants ou mauvais. L'effet humoristique permet au terme robinet de s'ériger en

*dénominateur commun* dans ce jeu commutatif, mais aussi par effet de contamination au terme 'ayn. Ainsi, l'humour a une fonction de *principe organisateur* qui génère et relie entre eux des profilages inattendus. On voit grâce à ce type de création du langage « en action », que *les mots ne renvoient pas à des concepts, ni à des référents, ce sont les grandes directions de la mise en forme de l'expérience et de l'action : directions faites d'affinités enchevêtrées qui rappellent sous une forme condensée et transposable, ce qui apparaît dans la catégorisation variable à l'infini, de l'agir humain* (Cassirer, 1975 : 30).

*De l'interlangue, de l'interculturel oui, mais... aussi de l'inter-inconscient ?*

Après ce parcours, un petit retour. Quelle est l'étymologie du mot robinet en Français ? Le Robert nous apprend qu'on appelle en France, depuis le moyen âge, cet objet métallique qui fait couler de l'eau « robinet », par ressemblance à la tête du *mouton* ainsi dénommé à cette époque. Alors, entre visible et invisible, le robinet aurait-il aussi un œil ? Peu importe où se situe la vérité. Le robinet n'a pas de terme propre à lui ; il n'a été dénommé que par comparaison et analogie à une tête de mouton. Et le mouton... tout le monde le sait, c'est toute une histoire en Algérie... puisqu'il a même pu occuper les *baignoires*, celles-ci ne servant plus, par manque **d'eau**... JUSTEMENT ! Encore ce maudit robinet ! Et ce mauvais œil qui se profile ! Alors, irons-nous jusqu'à dire que lorsque deux peuples se mêlent, il naît de leurs contacts : de l'interlangue certes, de l'interculture mais aussi de l'inter-inconscient ? En tout état de cause, la surinterprétation est permise nous dit Culler (Eco,1992)

dès lors que quelques signes sont là, sinon ce serait la mort de toute histoire.

***Exemple 2 : Un marqueur social en voie de morphématisation ?***

Notre deuxième analyse concerne une innovation phonomorpho-sémantique<sup>13</sup>. Cette création qu'on va tenter d'expliquer, reste cependant pour nous en question. Nous n'avons pour le moment que trois exemples attestés.

**Relevé 1 : KustiHa /m-kastaH Ė costume / encostumé**

Le terme costume emprunté depuis longtemps au français a toujours été utilisé sous forme de kustîm. Selon les règles phonétiques de la langue arabe qui ne contient ni le o ni le u ; le u s'est substitué au o et le î long au u ; quant aux phonèmes (k,s,t,m) identiques en arabe et en français, ils sont maintenus tels quels. Il se trouve que très récemment ce terme a subi deux changements : le dernier phonème (m), a été substitué par un (H) et on a ajouté en finale la marque du genre féminin arabe parlé (a) : ce qui donne kustîHa et non kustîH. De même pour dire de quelqu'un qu'il porte un costume, on disait **m-kastam** : porter un costume (le morphème m opère un passage sémantique au passif). Le changement morphologique du u et du î dans le nom, en a /a dans la forme participe passif, suppose que les locuteurs ont construit par-devers eux une forme verbale : kastam sous le schème d'un verbe quadrilittaire. On notera que m-kastam n'a rien d'ironique

---

<sup>13</sup> On voudrait également que cet exemple montre (car on n'a pas la place pour le faire ici) que la grammaticalisation ne signifie pas pour nous désémantisation comme il est traditionnel de le trouver chez les linguistes. Au contraire !

ni de moqueur, alors que l'actuel usage de **kustiHa** et de **m-kastaH** se veut dépréciatif, moqueur pour dire de quelqu'un qu'il porte mal son costume et y est mal à l'aise

**Relevé 2 :** tchitchi / tchiHu/ tchitchiHu

Il s'agit d'une dénomination des jeunes des quartiers huppés (Hydra et El-Biar) qui lorsqu'ils s'expriment en français prononcent le t en tch. Comme le terme tchitchi s'est banalisé et a perdu le sens moqueur dénotant une sorte de mépris mêlé d'envie, les jeunes ont remotivé ce sens en substituant la deuxième syllabe *tchi* par un *hu* d'où la **tchiHu** sorte de pluriel collectif, un « massif »<sup>14</sup>.

**Relevé 3 : création :** tchenpouHa : le truc, la chose.

Chnu hâd et-tchenpouHa ?, signifie : c'est quoi c'truc ? + intonation un peu moqueuse, dépréciative. On ignore d'où vient le mot « tchenpou ». Peut-être du kabyle, car l'idéphone CN en berbère participe à la composition de plusieurs termes dont le sens est plutôt négatif (sec, dur, desséché, violent, triste).

Les contextes et les référents de ces termes nous permettent d'en fournir une interprétation du point de vue sémantico-référentiel. Reste à comprendre pourquoi ces jeunes algérois se sont saisi du phonème (H) pour exprimer les sentiments de moquerie et de dépréciation en l'adjoignant à ces termes ? Il n'existe pas dans le parler algérien (et en arabe) de H suffixe qui fonctionne comme marqueur ou morphème grammatical. Il n'appartient à la langue que comme phonème dans la formation des

---

<sup>14</sup> Il y a d'autres créations autour de ce terme : tchihlala, tchitchilalebyâr, tchitchman (pl collectif), tchitchimani (singulier).

lexèmes. C'est pourquoi, la seule hypothèse qu'on propose, pour le moment, est relative à la question des *représentations*. Les arabophones auraient intériorisé le fait que l'étranger (en particulier le français) perçoit et se représente leur langue comme gutturale. Le H vient jouer ici le phonème le plus marqueur de cette spécificité. Ce H serait connoté négativement en référence au regard de l'autre<sup>15</sup>. L'orientation sémantique de ce phonème pour exprimer la moquerie serait due à ce jeu de représentation dans l'espace *interculturel*. Contrairement à l'exemple précédent, qui met l'accent sur la détermination des formes langagières et linguistiques par les pratiques sociales, l'analyse de notre deuxième exemple montre comment une *opération linguistique de construction de mots au plan phono-morphémique génère la dimension sémantique*. Celle-ci vient par la suite configurer des sens, à travers la forme qu'elle a empruntée à savoir le H caractérisant telle apparence (le cas de m-kastaH) ou telle appartenance sociale (tchiHu).

On peut donc dire que le H est un phénomène de grammaticalisation sémantique qui s'est construit à partir d'un double mouvement, une catégorisation sociale et une catégorisation linguistique. En s'autonomisant dans un paradigme (même si l'on n'a que 3 exemples) il pourrait devenir un vrai marqueur morpho-sémantique.

#### *Essai de classification*

---

<sup>15</sup> C'est cette représentation même que met en scène dans un de ses sketches le comique Fellag. Il « joue » la prononciation du H en le forçant par une toux et accentue cette image en évoquant la forme de la graphie en écriture arabe qui ressemble à un hameçon s'accrochant au larynx.

La présentation qui va suivre porte sur la majorité des données que nous avons recueillies. La place accordée dans le cadre d'un article nous oblige à faire une présentation condensée. Notre but est de permettre au lecteur de pouvoir lire rapidement les croisements qui montrent les affinités et les enveloppements réciproques entre telle thématique sociale et la forme linguistique dans laquelle elle se manifeste.

D'un point de vue méthodologique, le regroupement par thématiques sociales s'est révélé avoir une portée heuristique intéressante : en classant les saillis de langage à potentiel humoristique, on parvient à une liste de thèmes investis qui décrivent toute une partie d'un univers de vie, et qui pourrait fort bien tenir de table des matières à une étude sociologique sur la quotidienneté *jeunes* : culture de la débrouille, activités illicites, objets de convoitise, argent, assignations identitaires, appartenance urbaines. A certains champs sémantiques classiquement investis par les registres argotiques (Méliani, 2001), et l'humour dans les expressions stéréotypées du langage parémiologique (Quittout, 2001), viennent s'ajouter des créations spécifiques à l'espace socio-politique de l'Algérie actuelle.

Culture de la débrouille, pratiques illicites, drogues / Surtout des verbes à l'impératif empruntés au français				
	Données traduction	Contexte d'usage	Catégories pragmatico-sémantiques	Affinités linguistiques
PP	<i>mkapsal</i> :être encapsulé du français capsule.	référence aux pratiques toxicomanes	<b>Activités illicites / drogues</b>	forme dérivée participe passif : schème quadrilittaire construit avec le cognème m changement phonétique : sourde=>son ore sourde => emphatique Nom => verbe
N È V	<i>zeTla</i> <i>zaTTal</i> (FII) <i>tzaTTal</i> (FV)  vous <i>zeTla</i> ?	viendrait de <i>sTal/masTâl</i> s'enivrer de hachich  Jeu d'alternance : vous + <i>zeTla</i> (êtes-là?)		
V	<i>'ammar râsek</i> remplis ta tête	Sens 1 : se droguer sens 2 : apprendre du nouveau Sens 3 : étonne-toi !		Impératif
V	<i>abridi-ni</i> : abrite-moi, couvre-moi Du français « abriter »-	pour fumer ou voler		* Impératif - : le A serait l'équivalent de la marque de l'impératif du radical <i>BRD</i> ?

V	buja / ibuji / buji	Du français : bouger (d'usage ancien)	<b>Culture de la débrouillardise /se mouvoir, être en alerte</b>	Accompli - inaccompli Impératif
V	<i>activi</i> : du français activez	Pour signifier qu'il faut agir pour soi, faire qq chose de son sort	idem	* Idem Radical <i>KTV</i> ?
V	<i>navigi 'la xedma</i> du français : naviguer	Chercher du travail Mais aussi bouger, être sur ses gardes	idem	Impératif
V	<i>bastaj / bastach</i> : Terme turc ?  <i>busticha</i>	Bouger se rendre curieux des autres  problème	idem	Impératif – Le j serait-il un morphème suffixe ? j=> ch
N È V	<i>'ammar leqra'</i> Remplir les bouteilles  <i>qar'aj</i>	informer/chercher les infos/ se remplir les couilles (hypothèse étymologique : manque d'eau / infos)	idem	Impératif
V	<i>dwâsi /tdwâsi</i> Verbe créé à partir du fr. dossier	constituer des dossiers		Nom / verbes
V	<i>Tapi / taper</i> sur <i>t'abbaz / 'abbaz 3615</i>	Pistonner / coup de pouce / 3615 =le coup supplémentaire	Intelligence sociale de celui qui sait y faire	Impératif Hybridation à partir de la référence au minitel



	<i>tbuji takûl er-rûjî,</i> <i>taHbes taxûd</i> <i>maHbas</i> (variante) <i>tâkul xubz</i> <i>yâbes</i>	Si tu bouges tu mangeras du rouget, si tu stagnes tu prendras un pot sur la tête / tu mangeras du pain sec	Mouvement, être en alerte	Création d'un dicton
--	--	--	---------------------------	----------------------

**Commentaires :**

Le thème des pratiques illicites et de la débrouillardise semble particulièrement en affinité avec le travail de verbes à l'impératif. Survivre socialement impose d'être en alerte. Les formules consacrées au fait de bouger, se mouvoir, sont une expression de l'urbanité, définie comme une survalorisation de la mobilité spatiale dans un espace donné ; une urbanité qui porte les marques d'une culture de la débrouille, dans le contexte d'une économie de prédation en voie de libéralisation sauvage, et d'absence d'Etat de droit. L'investissement de ce champ thématique, qui plus est, essentiellement empruntés au français et sous forme de verbes à l'impératif, viendrait-il contrer le « hittisme » et l'ennui attribués à ces jeunes ?

Catégorisations sociales (individuelles et collectives) / Usage du singulier / Jeux sur la prosodie			
Données / Traduction	Contexte d'usage	Catégories pragmatico-sémantiques	Affinités linguistiques
<i>masgher</i> : précédemment on n'employait que <i>msâgher</i> au pluriel	Les jeunes $\bar{E}$ le jeune ce passage signale-t-il un chgt des rapports sociaux ?	Appartenance générationnel le Du collectif vers l'individu	singleton permet de créer nouveauté
<i>mitch</i> : mon ami- (ma moitié ?)  <i>chriki</i> (mon associé)	Accentuent le sentiment de l'amitié ? Créations liées au sentiment de méfiance vis-à-vis d'autrui lié au contexte d'insécurité	Relations interpersonnelles  Economie libérale / urbanité	nom
<i>kartina</i> : du français quartier  <i>wâch kartina</i> !	En remplacement de l'expression enracinée : <i>wlîd el-Huma</i>	Appartenance au quartier	Le mot <i>kartina</i> fonctionne comme l'équivalent de <i>wlîd Humti</i> + interpellation Chgt sémantique et ellipse : mot condense toi + nous

<i>pappich</i> / <i>pappîcha</i> : Fils / fille à papa Par extension : fille /gars <i>pappichou</i>	Pour interpeller et désigner une fille ou un garçon jeune et chic  Un garçon efféminé	Désignation sociale (assignation de classe+ moquerie)	Nom D'où vient le ch ?  Le « u » donne le sens efféminé
<i>dâdy</i> (on ignore l'étymologie de ce terme)	appellation méprisante- toi le <i>dady</i> je te nargue, je te cherche	Désignation sociale / insulte ?	Nom

<b>Catégorisations sociales (individuelles et collectives)/ Usage du collectif / Marquage par le féminin / Jeux sur la prosodie</b>			
<b>Données / Traduction</b>	<b>Contexte d'usage</b>	<b>Catégories pragmatico-sémantiques</b>	<b>Affinités linguistiques</b>
<i>chnâwa 'râya</i> <i>kwâva / kâviya !</i> Les chinois : des « durs », des « caves »	Chinois : nombreux + regard méprisant Ceux qui ne connaissent pas notre parler /argot	Désignation sociale méprisante et insultante	Usage du seul pluriel pour chinois
<i>kavé, ka'ba,</i> <i>danoi</i>	Non citadins nouveaux débarqués qui veulent être à la mode	Désignation sociale (origine rurale)	
<i>el-ghâchi gâchi</i>	Jeu sur la transcription du mot arabe « ghachi » - « foule » en français : gâchi	Désignation du collectif	rare Visuel/l'écrit=r essemblance de forme

<i>chnâwa ya chnâwa zatla w Ruch w lkundâri</i> (cran d'arrêt)	Chanson pendant les matches regroupe les objets qui désignent les <i>chnâwa</i> : drogue + couteau	Insulte – Désignation sociale Parler du stade	Genre descriptif => forte stigmatisation
---	--	--	--

**Commentaires :** On peut avancer l'hypothèse que les termes liés à l'appartenance urbaine – la création « kartina », en remplacement de l'expression fortement ancrée « Ouled el Houma » par exemple -, témoignent des dynamiques socio-démographiques récentes, liée à l'installation de nouveaux habitants ayant fui les violences dans l'Algérois, et au gonflement du nombre des « péri-urbains ».

<b>Insultes / moqueries. Forme dérivée participe passif / verbes quadrilitaires</b>			
<b>Données/ traduction</b>	<b>Contexte d'usage</b>	<b>Catégories pragmatico- sémantiques</b>	<b>Affinités linguistiques</b>
<i>mqarmad</i>	Transfert à partir de l'expression fr « prendre une tuile sur la tête »	Insultes	Usage de la forme dérivée participale construite avec le cognème M
<i>mbarwaT</i>	Emprunt du mot « brouette » depuis longtemps en usage		idem

Désignation d'objets : vêtements, argent / usage du singleton et du féminin			
Données / traduction	Contexte d'utilisation	Catégories pragmatico-sémantiques	Affinités linguistiques
<i>ternâga</i>  <i>spardîna</i> => espadrilles  <i>baskât</i> = baskets => <i>baskitâ</i>	calqué à partir de l'anglais / français  calqué à partir de l'anglais / français	Habillement  Habillement (baskets)	singulier.+ la féminisation pour décrire l'apparence ?  Schème quadrilittaire  passage au singulier à partir d'un pluriel collectif  Schème quadrilittaire
<i>pira nwâder</i> : paire de lunettes	Emprunt "paire"	Habillement, apparence	Féminisation
<i>tigra</i> (tigre), <i>debza</i> (le poing) <i>luza</i> (amande) <i>kawkâwa</i> (cacahuete) <i>debbâna</i> (mouche)	Naturalisation : animal et végétal. Cette façon de désigner les voitures selon leur forme est attesté aussi au moyen-orient	Objets de convoitise / La voiture est un marqueur social	En affinité avec le genre féminin
<i>sankuHa</i> <i>tchikwinta</i> / <i>Hubla</i> (200) <i>meska</i> (1000dA)	50 DA / français Italien Emprunt et description ( <i>Hubal</i> )	Argent	En affinité avec le genre féminin

### *Commentaires*

Globalement, la mise en affinité des données analysées fait apparaître quelques faits remarquables, en particulier concernant le nombre et le genre. Le passage du pluriel vers le singulier et la mise au féminin renvoient à diverses catégorisations sociales. D'ailleurs ces deux faits linguistiques se manifestent souvent ensemble. Quel est donc le potentiel, en terme « d'effets », de la féminisation et du passage du pluriel au singulier ?

L'une des interprétations possibles de ces changements linguistiques consiste à les rattacher aux effets psychologiques qu'ont pu avoir les événements politiques et les changements sociaux qui en ont découlé. La dernière décennie de guerre civile a laissé une population exsangue, et assuré la pérennisation du régime. Restent le maintien d'un certain niveau de violences, le sentiment d'avoir été trahi et abandonné par l'Etat, un mélange de sous-développement et de capitalisme sauvage, qui débouchent sur le désinvestissement du champ politique comme apte à porter des forces d'alternance, et une culture de l'émeute comme seule mode d'expression des mécontentements.

En dehors du salut individuel, point d'avenir ! Au final, c'est la croyance en la possibilité d'un horizon collectif meilleur que vient heurter frontalement cette fuite en avant dans l'individualisation du salut... « tbuji takûl er-rûjî, taHbes taxûd maHbas » comme disent aujourd'hui les jeunes d'Alger.

La méfiance et la peur de l'autre, la perte de repères civiques et moraux (brûler des écoles, tuer des enfants) ont aussi engendré des sentiments d'insécurité et de désarroi. Lorsqu'on regarde les termes qui se sont féminisés ou ceux qui ont été directement créés au féminin (voitures, vêtements, argent) la marque du féminin semble

les doter d'un sentiment « affectueux », « protecteur », par rapport au « vide /à l'absent du masculin ». Quant au passage du pluriel au singulier et la création de termes pour désigner l'autre, ils semblent traduire deux attitudes contradictoires : la perte de confiance dans le groupe, et autrui en général, et le besoin de se rapprocher de l'autre comme individu singulier, dans une relation ne manifestant pas de liens affectifs de l'ordre de l'intime ou du familial, mais des rapports à un espace extérieur (travail, quartier). Le pluriel collectif s'applique lui à des groupes vis-à-vis desquels on exprime mépris, peur et moquerie.

### **En guise de conclusion**

#### ***L'humour comme espace de jeu pour débanaliser les mots / maux***

Les créations verbales analysées nous montrent bien ce que peuvent être la notion de *force* du langage et de l'efficacité du discours. Cette force n'est ni le produit de la langue en tant que telle, ni non plus la pure manifestation d'opérations mentales des sujets producteurs. Elle résulte d'un ensemble d'affinités tissées entre la forme de la mise en mots, et les états psychiques des sujets dans un contexte socio-historique donné.

Cet effet du « dire » qui change notre façon de percevoir la réalité elle-même, montre que la notion de force du discours est liée aussi à la notion de *surprise*. Notre capacité à être sensibles à une mise en mots que nous n'aurions pas pu faire nous-mêmes, active notre part *d'imaginaire* : car on ressent bien, comment le *plaisir* vient en nous en écoutant ces créations lorsqu'elles activent notre propre zone d'imaginaire, qui tente alors de saisir ce que *l'autre* a pu travailler pour fournir un tel effet

perlocutoire. Et on découvre aussi comment la capacité de translativité culturelle de l'humour, en nous faisant participer d'une manière relativement immédiate à la *jubilation* à l'œuvre dans ces jeux de langue, engendre une proximité empathique avec la *jouissance humoristique*. Le travail qui engendre ces créations verbales suppose un parcours interprétatif de l'espace social qui va au-delà de la langue, et qui par effet de retour vient s'y inscrire. La forme nouvelle sémantico-grammaticale, « forme de vie » de l'interaction, émerge grâce à ce parcours interprétatif qui historise la culture. Le marquage en langue est une façon économique de prendre en charge la dimension « narrative événementielle » des échanges en dialogue. L'étude des phénomènes langagiers d'hybridations permet de voir que ces phénomènes ne sont pas « un surplus », mais le fondement même de l'intrication des dynamiques langagières et sociales.

### Bibliographie

- BAKHTINE M., 1984, *Marxisme et philosophie du langage*, Gallimard, Paris
- BENSALAH A., 1998, « L'alternance de langues comme marqueur du changement des genres discursifs et de l'accentuation de l'intersubjectivité », dans *Alternances codiques et français parlé en Afrique*, Publication de l'Université de Provence, 39-49
- BENSALAH A., 1998, « L'effet loupe des formes mêlées et discours rapportés », dans *PLURLINGUISMES* 14, 143-170.
- CADIOT P. et VISETTI Y.M., 2001-2, « Motifs, Profils, Thèmes », dans *CAHIER DE LEXICOLOGIE* 79, 5-46 (a).  
Et 2001, *Pour une théorie des formes sémantiques Motifs, profils, thèmes*, PUF (b)
- CASSIRER E., 1924/1975, *Mythe et langage*, Paris, Ed. de Minuit



- CORBIN D. et TEMPLE M., 1994, « Le monde des mots et des sens construits : Catégories sémantiques, catégories référentielles », dans *CAHIER DE LEXICOLOGIE* 65, 5-28
- CULLER J., 1992, « Défense de la surinterprétation », dans *U. Eco, Interprétation et surinterprétation*, PUF, Paris, 101-115
- ELGOSY G., 1979, *De l'humour*, Denoël
- FEUERHAHN N., 2001, « La dérision, une violence politiquement correcte », *Hermès* 29
- FRANCOIS F., 1995, « Dialogue entre psychiatre et patient » dans *Paroles au travail*, BOUTET J. (dir), L'Harmattan, Coll. Langage et travail, 123-148
- FRANCOIS F., 1994, *Morale et mise en mots*, L'Harmattan, Paris,
- FRANCOIS F., 1999, Mot et dialogue chez Vygotsky et Bakhtine, *Avec Vygotski*, dir. Clot Y., La dispute, 189-206
- HUMBOLDT V.W., 1974, *Introduction à l'œuvre sur le kavi*, Ed. Du Seuil, Paris
- IBRAHIM A.H., 1991, « Arabes et argots sont-ils compatibles ? » dans *BULLETIN D'ETUDES ORIENTALES*, Tome XLIII, Damas, 33-45
- JOSEPH V., « Humour, critique sociale et contestation politique en Algérie - Les mutations contemporaines du rire », *Mémoire de Maîtrise de sociologie*, Paris V - Sorbonne, 1994
- MELLIANI F., 2001, « Le métissage en questions : de quelques aspects morphosyntaxiques », dans *Comment les langues se mélangent*, dir. Canut C. et Caubet D., L'Harmattan, 59-72
- PRIEGO-VALVERDE B., 2001, « C'est du lard ou du cochon ? : lorsque l'humour opacifie la conversation familière », dans *MARGES LINGUISTIQUES*, Université de Provence
- QUITTOU M., 2001, « Humour et stéréotypes dans le langage parémiologique », dans *MARGES LINGUISTIQUES*, Université de Provence
- RASTIER F., 2001, « Sens et action » dans *JOURNAL DES ANTHROPOLOGUES* 85-86
- RASTIER F., 1987, *Sémantique interprétative*, PUF, Paris
- SCHUTZ A., 1987, *Le chercheur et le quotidien*, Méridiens Klincksieck, Paris.